Zeitschrift: Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas

Herausgeber: Collegium Romanicum (Association des romanistes suisses)

Band: 56 (2009)

Heft: 1: Fascicule français. Poétiques de la liste (1460-1620) : entre clôture et ouverture

Artikel: Rhétorique de l'accumulation et encyclopédisme au Moyen Âge

Autor: Ribémont, Bernard

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-271225

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Rhétorique de l'accumulation et encyclopédisme au Moyen Âge

Topos de la liste et espaces d'écriture

Il est banal de rappeler que la rhétorique conditionne largement l'écriture médiévale, en latin ou en vulgaire et que, pour ses effets stylistiques et esthétiques, les procédés d'amplification sont fréquemment mis à l'œuvre. Un des procédés, la *congeries*, défini par Quintilien (*Inst. or.*, 8, 4, 3) et par la *Rhétorique à Herennius* (IV, 28), consiste à l'accumulation de mots et d'expressions, et relève chez les auteurs d'Arts poétiques[1] médiévaux de l'*interpretatio* et de l'*expolitio*. La *frequentatio*, elle aussi mise en exergue par ces auteurs, implique des énumérations pouvant être fort longues. Quant à la *repetitio* louée par Cicéron et par Quintilien[2], qui est rangée dans l'*inventio* par Jean de Garlande, elle favorise évidemment la redondance.

Une traduction des plus courantes de l'*accumulatio* dans les œuvres de la littérature française médiévale est d'ordre lexical et consiste à inscrire dans le texte des listes, des énumérations de différents éléments : fleurs, animaux, pierres précieuses, instruments de musique, etc. Le procédé est très fréquent, à tel point que la critique emploie souvent l'expression de « topos de la liste ».

Ces listes revêtent en général deux configurations. La première, que je qualifierai de 'liste énumérative', est la forme la plus élémentaire – le degré zéro en quelque sorte – et consiste, effectivement, en ce que l'on peut considérer comme une liste au sens premier du terme : une suite de signifiants, contenant éventuellement quelques incises courtes de verbes ou adjectifs, unifiés par une notion, un objet communs : fleurs, animaux, pierres, etc. Quand le narrateur mis en scène par Guillaume de Lorris

[1] Voir le classique *Les Arts poétiques du XIIe et du XIIIe siècle* d'Edmond Faral, Paris, Champion, 1958.
[2] *De oratore*, 3, 206 ; *Inst. orat.*, 6, 1, 1 ; 8, 3, 88 ; 9, 1, 24 ; 10, 1, 7.

Bernard Ribémont, « Rhétorique de l'accumulation et encyclopédisme », *Versants* 56 :1, fascicule français, 2009, pp. 35-50

arrive dans le jardin, il est charmé par le chant de multiples oiseaux, symboles de l'agrément de ce *locus amoenus* :

> En .i. leu avoit rossigniaus
> D'autre part jais et estorniaus,
> Si ravoit aillors granz escoles
> De roitiaus et de tortoles,
> De chardeneriaus et d'arondeles,
> D'aloes et de lardereles[3].

Le narrateur du *Paradis d'Amour* de Froissart quant à lui décrit dans une ballade insérée une flore magnifique :

> Sus toutes flours tient on la rose a belle,
> Et en apriés, je croi, la violette.
> La flour de lis est bielle, et la perselle,
> La flour de glai est plaisans et parfette.
> Et li pluiseur aimment moult l'anquelie,
> Le pyone, le mughet, le soussie[4].

Remarquons que ces deux listes relèvent d'un savoir tout à fait ordinaire, quotidien. Mais, dans le même registre, on peut en trouver de beaucoup plus savantes ; quand Perceval est accueilli au château du Graal, il l'est somptueusement et Chrétien, dans son *Conte du Graal*, souligne la munificence de la réception offerte au jeune chevalier en donnant la liste des fruits qui sont apportés après le dîner, juste avant le coucher :

> Et li sergent apareillerent
> Les liz o il durent couchier,
> Car molt avoient a mangier
> Dates, figues et noiz muguetes,
> Girofle et pomes grenetes
> Et laituaire an la fin
> Et gingenbrat alixandrin
> Et pleris et stomaticon,
> Resantis et amaricon[5].

---

[3] *Le Roman de la Rose*, éd. par Armand Strubel, Paris, Le Livre de Poche («Lettres Gothiques»), 1992, vv. 645-650.

[4] *Le Paradis d'Amour*, éd. par Peter F. Dembowski, Genève, Droz, 1986, vv. 1627-1632.

[5] *Le Conte du Graal*, éd. et trad. par Charles Méla, Paris, Le Livre de Poche («Lettres Gothiques»), 1990, vv. 3260-3268.

La liste a sans doute de quoi surprendre chez Chrétien, de par son caractère exotique d'une part, savant de l'autre : Chrétien incise son texte de signifiants qui fleurent très fort l'encyclopédisme, usant de termes de pharmacopée tels qu'il en figure dans le *Platearius* ou l'*Antidotaire Nicolas*.

Dans une veine analogue, on peut considérer la liste des signes du zodiaque telle qu'Eustache Deschamps l'énonce dans sa *Fiction du Lyon* :

> Quant aux signes especiaulx,
> Li capricornes, li toreaulx,
> La vierge, le mouton, l'acaire,
> Les jumeaulx que je ne doy taire.
> Les balences, l'escorpion,
> Le sagitaire et le lyon
> Et le signe de l'escrevice,
> Par ces .xii. se fait l'office
> Du souleil au commencement,
> Et tout le tour du firmament,
> Et le gouvernement du monde[6].

Ces exemples, que l'on pourrait multiplier à loisir, révèlent que la pratique de la liste se fait durant tout le Moyen Âge et que les contenus se distribuent entre savoir 'ordinaire' et savoir 'savant'.

Le deuxième type de liste est un peu plus étoffé : le poète énonce un ensemble de signifiants relatifs à une unité, mais en précise les contenus, voire se permet quelques développements motivés par un des signifiants de la liste ; c'est ce que je nommerai une 'liste descriptive'. Tel est le cas par exemple pour la description des arts libéraux peints sur le char d'Amphiaraüs dans le *Roman de Thèbes* ; l'auteur utilise une liste des arts, associés à une figuration, et intègre également, pour la musique, une simple liste des harmonies :

> El curre fu ceste peinture,
> Vulcans l'entailla par grant cure.
> Et a pierres et a esmals
> fu faitz darriere li frontals,
> et enlevees les sept ars :
> Gramaire y est peinte oue ses pars,

[6] Dans *Œuvres complètes d'Eustache Deschamps*, vol. VIII, éd. par Gaston Raynaud, Paris, F. Didot (« SATF »), 1893, pp. 247-338, vv. 1037-1047.

Dialetique oue argumenz,
Rethorique oue jugemenz ;
l'abaque tint Arimetique,
par la gamme chante Musique :
peint y est diatessaron,
dyapenté, dyapason ;
une verge ot Geometrie,
un autre en ot Astronomie :
l'une en terre mette sa mesure,
l'autre es esteilles ad sa cure[7].

Ces listes, dans l'écriture poétique, répondent en premier lieu à un désir d'ornementation du texte, de soulignement d'une atmosphère chatoyante, de rehaussement d'un ensemble de richesses : donner une liste de fleurs et plantes renforce l'impression vivifiante du retour printanier ; énumérer pierres et ors couvrant les murs d'une cité – comme aiment tant à le faire les auteurs de romans antiques – illumine la ville de mille reflets et concentre le regard du lecteur sur la merveille tout en servant d'emblème à la puissance de la cité[8]. Offrir une liste d'instruments jouant à la cour d'Amour, comme le fait par exemple Nicole de Margival dans son *Dit de la panthère*, révèle la richesse de l'espace allégorique et plonge le lecteur dans une atmosphère courtoise particulièrement étoffée[9]. Une telle liste est également utilisée par Guillaume de Machaut, afin de souligner le faste du repas qui réunit les protagonistes du *Remède de Fortune*, une fois l'amour déclaré :

Et certeinnement, il me semble
Qu'onques mais tele melodie
Ne fu veüe ne oïe,
Car chascuns d'eaus, selonc l'acort
De son instrument, sans descort,
Viële, guiterne, citole,

---

[7] *Le Roman de Thèbes*, éd. et trad. par Francine Mora-Lebrun, Paris, Livre de Poche (« Lettres Gothiques »), 1995, vv. 5144-5159.

[8] Voir, pour le roman antique, l'ouvrage de Catherine Croizy-Naquet, *Thèbes, Troie et Carthage. Poétique de la ville dans le roman antique au XIIe siècle*, Paris, Champion, 1994 ; Alain Labbé, Bernard Ribémont, « *Musec, metau* : le langage mosaïstique du *Girart de Roussillon* et son origine savante », *Bulletin Soc. Fouilles Archéologiques et des monuments historiques de l'Yonne*, 8, 1991, pp. 11-28.

[9] Nicole de Margival, *Le Dit de la panthère*, éd. par Bernard Ribémont, Paris, Champion (« CFMA » 136), 2000, vv. 160-165.

Harpe, trompe, corne, flajole,
Pipe, souffle, muse, naquaire,
Taboure, et quanque on puet faire
De dois, de penne et de l'archet
Oÿ j'et vi en ce parchet[10].

D'autre part, si les fonctions relevant de l'ornementation et de l'amplification sont manifestes dans l'écriture fictionnelle et poétique, l'inscription de listes ne se limite pas à des effets esthétiques et rhétoriques : elle participe de ce que j'ai défini ailleurs comme le procédé d'« insertion savante »[11]. Il s'agit ici de transporter certaines données offertes par des ouvrages à caractère savant vers un texte 'littéraire'. On verra là, de toute évidence, un souci d'affirmation d'autorité passant par la référence savante et l'on ne sera pas surpris de voir ce type de mécanisme s'étoffer et se développer conjointement à l'affirmation d'une subjectivité littéraire d'une part, à la montée en puissance du didactisme à partir du XIIIe siècle d'autre part. On pourra d'ailleurs noter une certaine corrélation entre ces différents phénomènes qui se cristallisent autour du *je* auctorial : présence de plus en plus forte d'un discours à la première personne (développement du *dit* au XIVe siècle), entrée du poète dans le champ politique[12], affirmation de plus en plus soulignée de l'importance de la « clergie », les valeurs chevaleresques n'étant plus suffisantes.

Le cas d'Eustache Deschamps peut servir d'exemple particulièrement significatif, chez un poète dont on connaît la parole morale et politique au XIVe siècle, qui étudia le droit et occupa diverses fonctions administratives auprès du roi. Dans sa *Fiction du Lyon*, Deschamps met en scène une plainte de Nature[13], selon un modèle classique après Alain de Lille et le *Roman de la rose* de Jean de Meun. Cette plainte a ceci d'intéressant pour notre sujet qu'on peut la lire comme une construction reposant sur des enchaînements de listes de types différents. En fait, Deschamps utilise

[10] Guillaume de Machaut, *Le Remède de Fortune*, in *Œuvres*, éd. par Ernest Hoepffner, vol. 2, Paris, SATF, 1911, vv. 3976-3986.

[11] Voir par exemple l'introduction de *Qui des sept arz set rien entendre… Études sur le Roman de Thèbes*, éd. par Bernard Ribémont, Orléans, Paradigme, 2002, ou encore : *Littérature et encyclopédies du Moyen Âge*, Orléans, Paradigme (« Medievalia »), 2002.

[12] À ce sujet, voir Joël Blanchard et Jean-Claude Mühlethaler, *Écriture et pouvoir à l'aube des temps modernes*, Paris, PUF (« Perspectives Littéraires »), 2002, chap. II, pp. 33-58.

[13] Voir l'extrait de texte en annexe.

trois types de listes. Le premier ressortit à l'énumération simple d'éléments qui n'ont pas de caractère savant particulier. C'est le cas lorsque Nature veut souligner l'ampleur et la diversité de la vie terrestre dans son ensemble, en énumérant rochers, fleuves, mer, etc. (vv. 910-15). Le deuxième type est intermédiaire, car la liste est composée de signifiants courants, mais en relation avec un donné plus encyclopédique. Tel est le cas lorsque, au début de son discours, Nature présente les trois règnes animaux associés aux trois éléments dans lesquels la vie est possible : terre, eau, air. Le troisième type de liste ressortit à une énonciation de type encyclopédique : liste complète des éléments, des planètes, des signes du zodiaque[14].

Deux remarques s'imposent sur ces 'listes encyclopédiques'. La première vaut pour quasiment toutes les listes que l'on trouve insérées dans des textes de fiction : ce qui importe à l'auteur est effectivement une rhétorique de l'accumulation, pas une rigueur scientifique en relation avec les sources compilées ou le savoir scolaire de l'écrivain. En effet, on le voit bien avec les arts libéraux, les éléments, le zodiaque ou les planètes, l'ordre, essentiel dans un donné scientifique, compte peu pour les poètes. C'est l'énumération en tant que telle qui s'impose. En dépit de cette 'désinvolture', la liste encyclopédique peut avoir une fonction de prétérition – c'est le cas chez Deschamps – ou de résumé d'un donné savant plus développé. Si l'on prend, dans la *Fiction du Lyon*, l'exemple de la liste des planètes (vv. 936-938), on voit que celle-ci annonce un discours à teneur astrologique qui lui-même s'articule sur ce que j'ai appelé plus haut une 'liste descriptive'. On a ainsi une série d'alternances entre listes énumératives et listes descriptives, avec ou non des commentaires intercalés, qui donne à cet extrait de texte une structure de balancement du type $LE_1LD_1LE_2LD_2....LE_nLD_n$, si l'on ne note pas les commentaires dans cette formule. Il y a évidemment ici un effet de style, un effet d'amplitude qui vise à mettre en valeur l'importance et l'étendue de l'espace de Nature et, en contrepoint, la valeur forte de sa plainte. Mais cette rhétorique de l'ample est évidemment servie par la référence encyclopédique, elle-même au service de la parole du poète en soulignant la force d'une solution morale possible aux maux de Nature.

[14] Les signes du zodiaque (*Fiction du Lyon*, vv. 1037-1047) ont été cités plus haut.

On peut également mesurer sur cet exemple que la liste, énumérative ou descriptive, possède une fonction bien plus importante que celle d'ornementation ou d'effet de style ; elle sert d'embrayeur à un discours complet, qui se pose comme le commentaire d'une liste précédente, le commentaire pouvant se terminer sur une liste, susceptible d'elle-même annoncer un autre commentaire. Il y a alors accumulation dans l'accumulation, la liste étant une 'unité accumulative' inscrite dans un discours qui s'enchaîne à un autre, formant une accumulation d'un niveau hiérarchique supérieur à caractère encyclopédique permettant le développement de différentes rubriques qui se succèdent ainsi : théorie des éléments, météorologie, cosmologie, astronomie, navigation, astronomie, géographie, astronomie.

Une question qui se pose alors est l'origine de ces listes. Réglons tout de suite la réponse d'évidence : fournir une liste de fleurs n'est guère complexe et le poète puise dans sa propre connaissance. Cependant, il ne faut pas perdre de vue deux choses :

1. certains contenus – on le voit avec l'exemple du char d'Amphiaraüs ou de la *Fiction du Lyon* – sont évidemment tirés, éventuellement de façon indirecte, de textes savants (pour le *Roman de Thèbes*, probablement l'œuvre de Boèce et de Martianus Capella) ou, pour le moins, sont des réminiscences d'école ;
2. la citation, la référence, la mémoire de l'autorité – même si l'*auctor* n'est pas cité – sont étroitement tramées dans l'écriture médiévale. Pour anecdote, rappelons que Barthélemy l'Anglais cite Isidore de Séville pour noter que les cailloux pointus des chemins font mal aux pieds !

Il existe donc un véritable *habitus*, qui échappe à l'esprit d'un moderne, qui consiste à systématiquement chercher dans l'autorité d'un livre toute information, même la plus courante, la plus observable, et à recopier une sentence ou des informations données par une source. Parler de liste pour le Moyen Âge impose donc une réflexion sur des sources fournissant la liste. Le constat de la récurrence d'énumérations composées de plantes, de pierres, d'animaux, de données cosmologiques et, plus généralement, en relation avec les arts libéraux, nous amène à considérer 'naturellement' des textes diffusant un savoir accessible relevant des domaines principaux des 'sciences naturelles': Plantaires,

Lapidaires[15], Bestiaires et, surtout, encyclopédies sur la nature. Or, en ce domaine, on aboutit à une sorte de paradoxe : en effet, les textes encyclopédiques, à quelques exceptions près (certains passages des *Étymologies* d'Isidore par exemple), ne contiennent pas de listes à proprement parler. On ne peut donc pas parler d'emprunts directs mais bien plutôt d''impulsion encyclopédique'.

Accumulation encyclopédique et espace littéraire 'intermédiaire'

L'encyclopédie médiévale est consubstantiellement liée au processus d'accumulation. Celle-ci se dit même dans la revendication consciente du genre par les auteurs qui, comme je l'ai montré ailleurs[16], définissent le genre lui-même comme « somme brève », *summa brevis*. Ces deux termes n'ont rien d'oxymorique dans l'expression médiévale et renvoient à la méthode de compilation : faire la somme (*summa*) d'extraits des auteurs (*brevis*). L'encyclopédie se constitue donc comme accumulation d'*exerpta* et, à ce titre, on pourrait la considérer structurellement comme une suite de listes descriptives, éventuellement et rarement entrecoupées de listes énumératives.

Prenons l'exemple du chapitre sur le zodiaque dans le *Livre des proprietés des choses* de Jean Corbechon :

> Zodiaque est un cercle du ciel divisié en .xii. parties egales, que les philosophes appellent les .xii. signes, qui nous signifient en quelle partie du ciel demeure le souleil et les planectes. Ces .xii. signes sont .xii. espaces distans egaument l'une de l'autre. Chascun de ces signes est divisié en .xxx. degrés, et chascun degré est divisié en .lx. minutes, et chascune minute en .lx. secondes, si que .lx.

[15] On peut citer le cas célèbre de la Chambre des Beautés du *Roman de Troie* (éd. par Léopold Constant, Paris, SATF, 1906, 2 vol.), avec l'énumération de pierres traditionnelles du Lapidaire, dans la tradition des pierres de l'Apocalypse : « En la chambre de Labastrie, / Ou l'ors d'Araibe reflambie, /E les doze pieres gemeles / Que Deus en eslit as plus beles, / Quant precioses les noma, / Ço fu safirs e sardina, / Topace, prasme, crisolite, / Maraude, beriz, ametiste, / Jaspe, rubis, chiere sardoine, / Charbocles clers et calcedoine » (vv. 14631-14640).

[16] Bernard Ribémont, « Around the Definition of an Encyclopedic *Genre* in the Middle Ages », in *Premodern encyclopaedic texts*, éd par Peter Binkley, Leiden/New York/Köln, Brill, 1997, pp. 47-61, ainsi que : *Les Origines des encyclopédies médiévales. D'Isidore de Séville aux Carolingiens*, Paris, Champion (« Bibliothèque du Moyen Âge »), 2001.

secondes font une minute. Et .lx. minutes font un degré, et .xxx. degrés si font un signe.
Ces signes sont appellez par leurs propres noms, sicomme le Mouton, le Torel et ainsi des autres. Ces signes sont appellez bestes, non pas pour ce qu'il y ait bestes ou ciel, mais pour ce que, en leurs euvres, ilz ont aucunes proprietez de telles bestes, sicomme nous dirons ci aprés.
Entre ces .xii. signes, il y en a .iiii. principaulx, selon Ysidore ; c'est assavoir : le Cancre au plus haut, le Capricorne au plus bas, le Mouton et la Livre ou milieu. Les deux premiers sont solsticieres car, quant le souleil est ou signe du Cancre, il n'aprouche plus de nous et fait les jours tres longs et les nuis courtes. Et quant le souleil est ou Capricorne, il ne s'esloingne plus de nous et sont les jours rescorez et les nuiz longues. Les autres deux sont equinoxe : Car, quant le souleil est au Mouton, il est equinoxe [vernale ; et quant le souleil est en la Livre, il est equinoxe] d'auptomne. Et adonc les jours et les nuiz sont egalz, tant en ver comme en automne.
De ces .xii. signes, .iii. sont de la nature du feu, c'est assavoir le Mouton, le Lyon et le Sagictaire. Et trois sont de la nature de la terre, c'est assavoir le Torel, la Vierge et le Capricorne. Et trois sont de la nature de l'air, c'est assavoir Gemini, la Livre et Aquarius. Et trois de nature de l'eaue, c'est assavoir l'Escorpion, le Cancre et les Poissons. Les signes qui sont de la nature du feu et de l'air sont chaulz et mascles et journaulx, et ceux qui sont de la nature de l'yaue et de la terre sont froiz et femenins et nocturnaulx.
De ces .xii. signes, il y en a .iiii. mouvans, c'est assavoir le Mouton, le Cancre, la Livre et la Capricorne. Et si en y a .iiii. fichiez et fermes, c'est assavoir le Torel, le Lion, l'Escorpion et l'Aquaire. Et si en y a .iiii. qui sont communs, c'est assavoir Gemmaux, la Virge, le Sagitaire et les Poissons. (BnF, fr. 16993, fol. 127b-127c)

L'encyclopédiste utilise ici une forme anaphorique de la liste descriptive, avec des propositions réduites au minimum, répétition de structures phrastiques qui font effectivement effet d'accumulation. Cet effet est encore plus manifeste dans les cas de 'martèlement compilatoire', les sentences étant précédées de « derechief » (*item*), comme, pour rester dans le même ouvrage, l'exemple suivant tiré du livre XVII :

Derechief, aucuns arbres sont touz plains de neux par lesquelz les parties de l'arbre se joignent l'une a l'autre.
Derechief, l'arbre a vaines par lesquelles l'umeur naturelle est gardee et envoiee en terre par toutes les parties de l'arbre.
Derechief, il a ventre : c'est assavoir la mouelle ou se cuit l'umeur avant qu'elle soit convertie en la substance des fueilles du fruit et des branches.
Derechief, il a escorce pour la deffaulte du bois, car ce que fait le cuir en la beste, ce fait l'escorce en l'arbre, sicomme dit Ysidore.
Derechief, l'arbre a bois ou fust qui est ainsi appellé pour ce que le feu y prant de legier, sicomme dit Ysidore. (BnF, fr. 16993, fol. 242a-242b)

Remarquable également est l'évolution des encyclopédies vers une forme de plus en plus consultable, avec tables et index, comme chez Barthélemy l'Anglais ou Vincent de Beauvais. Ces tables permettent, dans les chapitres consacrés à un genre ou une espèce, de lire une série de titres qui fournissent en eux-mêmes des listes de pierres, plantes ou animaux. Quant aux Bestiaires ou aux Lapidaires, leur présentation permet d'en extraire aisément des listes.

J'avancerai donc l'hypothèse que, si l'accumulation encyclopédique, avant tout fonctionnelle et issue de la compilation, est différente de l'accumulation rhétorique des textes littéraires, elle peut servir de fondement à la constitution de certaines listes. On notera par exemple, dans la *Fiction du Lyon*, la comparaison que Deschamps fait avec une mouche tournant autour d'une pomme. Cette image a été popularisée dans les encyclopédies médiévales par Alexandre Neckam : « simile autem inducere videntur in musca quae a rota defertur, motu tamen suo contra rotae impetum agitatur »[17]. L'image se retrouve chez Gossuin de Metz à propos de la rotondité de la terre : « se tel chose peüst avenir qu'il n'eüst riens seur terre [...] l'en pourroit aler environ toute la terre [...] ausi comme une mouche iroit entour une pomme reonde »[18]. L'inscription encyclopédique à l'intérieur de cette architectonique de la liste signe en quelque sorte l'utilisation par Deschamps de sources encyclopédiques.

Comme je l'ai déjà noté, l'on ne saurait pour autant véritablement parler d'emprunts systématiques et il serait vain de chercher une source précise à ces listes émaillant les ouvrages de fiction.

Je préfèrerais parler d'une sorte de *stimulus* qui s'imprime chez les auteurs de l'Occident latin à partir du XIIIe siècle, qu'il faut comprendre en regard de l'évolution de la société et, conjointement, de la production écrite. En dépit de quelques théories outrancières qui fort heureusement ont aujourd'hui (presque) fait long feu, une œuvre littéraire s'inscrit dans un champ de production et dans un marché de réception – les deux conditionnant celle-ci – déterminés par une époque, donc par l'ensemble des facteurs socio-économiques, culturels et politiques participant à la

[17] Alexander Nequam, *De naturis rerum libri duo, with the Poem of the same Author, De Laudibus Divinae Sapientiae*, ed. by Thomas Wright, London, Her Majesty's Stationery Office, 1863, p. 45.

[18] *L'image du monde de maître Gossuin, rédaction en prose, texte du ms. Bibl. nat. Fr. 574,* éd. par Olivier H. Prior, Lausanne, Imprimeries Réunies, 1913, p. 93.

structuration et à la vie de ladite période. Phénomène, on le sait de toute évidence, dialectique, l'œuvre écrite étant à la fois déterminée et déterminante, au moins pour une part. Le terreau dans lequel tout texte plonge ses racines est en particulier conditionné par un inconscient culturel dans lequel baigne l'auteur dont l'œuvre reflète un certain nombre de composantes. L'insertion savante peut donc être également considérée du point de vue, non du procédé littéraire conscient, mais d'un *habitus* qui, pour l'historien, appelle une lecture en termes génériques d'une part, socio-historiques de l'autre. La question générique ne peut être évacuée pour la période médiévale : dans son *Essai de poétique médiévale*, Paul Zumthor contestait la conscience de genre dans la mentalité médiévale. Cependant, celle-ci apparaît en de nombreux cas : définition de différentes « matières » (Jean Bodel et sa *Chanson des Saisnes*), reconnaissance de différentes « gestes » (prologue de *Girart de Vienne*), manuscrits cycliques de chansons de geste, regroupements génériques dans la traduction manuscrite (fabliaux, théâtre, etc.)... De manière essentielle, les prologues[19], qui deviennent quasiment systématiques dans l'écriture didactique du XIVe siècle, révèlent bien, en particulier par la marque d'invariants, qu'une véritable conscience générique existait chez les auteurs du Moyen Âge. Et, comme j'ai tenté de le montrer, le XIIIe siècle voit bien l'établissement fort d'un *genre* encyclopédique[20]. Dans ce contexte, la liste descriptive participe aussi d'un effet de genre, ce qui apparaît bien dans les textes reposant sur la compilation.

Par ailleurs, l'insertion savante peut apparaître comme le reflet de la montée des niveaux de savoir de l'élite de la société médiévale. Il me semble que ne relèvent pas du hasard un certain nombre de phénomènes concomitants : renforcement de la subjectivité littéraire, affirmation du *Je* de l'auteur, montée en puissance du didactisme et multiplication des insertions savantes, parole politique de l'auteur et affirmation répétée, après le *Policraticus* de Jean de Salisbury, de l'alliance du pouvoir et de la sagesse, création des Universités, assimilation du savoir arabe et grec, et surtout, pour la fin du Moyen Âge, proximité des écrivains avec la Cour,

[19] Emmanuèle Baumgartner et Laurence Harf (dir.), *Seuils de l'œuvre dans le texte médiéval*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2001-2002, 2 vol.

[20] Voir l'article et l'étude cités à la note 16, auxquels on ajoutera : Bernard Ribémont, *La « Renaissance » du XIIe siècle et l'encyclopédisme*, Paris, Champion (« Essais sur le Moyen Âge »), 2002.

la Chancellerie, l'Université, le Parlement (Rutebeuf, Richard de Fournival, Guillaume de Machaut, Jean de Meun, Eustache Deschamps, Christine de Pizan, Alain Chartier, Grands Rhétoriqueurs, etc.). Des œuvres comme le *Roman de la Rose*, le *Roman de Fauvel*, *Renart le Contrefait, Le Livre des échecs amoureux*, toute l'œuvre en prose de Christine de Pizan, etc. sont ainsi le fruit d'une habitude d'écriture conditionnée à la fois de façon inconsciente (l'auteur inscrit 'naturellement' les données de son savoir) et consciente (c'est de façon délibérée, par souci d'autorité et de démonstration, que l'auteur pratique l'insertion savante).

Sur le plan de la production littéraire, je retiendrai de ces différentes remarques un seul point, qui intéresse mon propos : ce que l'on pourrait appeler un relatif 'effacement des frontières'. J'entends par là, non un 'mélange des genres' qui viserait à confondre toute forme d'écriture à partir du XIIIe siècle – ce qui serait bien évidemment absurde –, mais une perméabilité forte entre d'une part les textes savants ou demi-savants (les encyclopédies tout particulièrement), et les textes poétiques ou poético-didactiques. Ce que je considère comme cet 'effacement des frontières' va plus loin que la pratique d'emprunt, de compilation : tel ou tel écrivain – que l'on pense à Christine de Pizan – s'abreuve de lectures, plus ou moins fragmentaires, compile et insère exemples, morceaux de discours philosophiques ou scientifiques, l'insertion pouvant être de l'ordre du seul collage ou, comme c'est le cas chez Christine, d'une recomposition au service du texte et du discours. Il s'agit d'un phénomène fort, bien que diffus ; la constitution d'un 'espace intermédiaire', d'un espace littéraire de communication fruit d'intersections entre différentes catégories de textes (poétiques et savants) et différents milieux (poètes et hommes de savoir, hommes politiques, juristes). C'est pourquoi le style des auteurs de la fin du Moyen Âge 'sent' la Chancellerie[21] ; c'est pourquoi également l'on assiste à une forte création artistique et littéraire autour du milieu des juristes[22] ; c'est

[21] Voir quelques remarques intéressantes, qui ouvrent de nombreuses pistes de recherche, dans l'ouvrage de Serge Lusignan, *La Langue des rois de France au Moyen Âge. Le français en France et en Angleterre*, Paris, PUF, 2004.

[22] Voir à ce sujet les préfaces des éditions par Joël Blanchard de la *Moralité à cinq personnages* (Genève, Droz, 1986), de la *Moralité à six personnages* (Genève, Droz, 2008), de la *Moralité du Bien public* (*Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, LXX/ 3, 2008, pp 615-661).Voir également Marie Bouhaïk-Gironès, *Les Clercs de la Basoche et le théâtre comique*, Paris, Champion, 2007.

pourquoi encore se constitue un 'milieu' où se retrouvent (parfois physiquement même) des Philippe de Mézières, Eustache Deschamps, Christine de Pizan, Jean Gerson, Jean de Montreuil, Pierre d'Ailly, les premiers humanistes français, les écrivains 'bourguignons', etc.

Le prince joue un rôle important dans la cristallisation de ce 'milieu' et la formation d'un espace littéraire de communication. Saint Louis par exemple est le catalyseur – direct ou indirect, positif ou négatif – de productions écrites assez diverses[23] : *Vie* de Joinville, une partie conséquente de l'œuvre de Rutebeuf, *Etablissements de saint Louis*, *Enseignements de saint Louis*, *Grandes Chroniques de France* du moine Primat, *Chronique rimée* de Philippe Mousket, etc. Quant à l'« atelier de traduction » de Charles V, comme le souci bibliophile du roi, il est inutile ici de rappeler l'ampleur et la diversité des ouvrages concernés[24].

On notera à ce sujet combien les phénomènes de traduction sont importants dans la constitution de cet espace ; traduire un texte latin en permet certes un accès plus large, mais autorise en outre un véritablement 'basculement' d'un univers vers un autre. On peut le mesurer, par exemple, avec l'influence considérable de la *Consolation de Philosophie* sur les textes de la fin du Moyen Âge après les différentes traductions du texte latin. Cette influence ne se mesure pas nécessairement en termes philosophiques avec un renforcement d'un discours platonisant sur le destin, la Providence, le libre-arbitre, mais, justement, par une forme topique de référence au consul de Théodoric et à certains thèmes, certaines images de son texte. On peut faire d'analogues remarques au sujet du *Livre des proprietés des choses*, du *Myroir historial*, de la *Cité de Dieu* de Raoul de Presles, du *Policratique* de Denis Foulechat, des traductions d'Oresme, etc.

Si l'on accepte l'hypothèse de cet 'espace intermédiaire' théorique, l'on voit que ce dernier peut apparaître comme un point d'accumulation de certains procédés d'écriture qui sont issus de traditions littéraires différentes qui, surtout, sont le support d'intentions diverses, mais qui s'unifient pour devenir des éléments topiques analysables indépendamment de tout

---

[23] Cf. Jacques Le Goff, *Saint Louis,* Paris, Gallimard (« Bibliothèque des Histoires »), 1996, pp. 345-362, 402-431 et 473-498.

[24] On peut s'en faire une idée en consultant : Jacques Krynen, *L'Empire du roi. Idées et croyances politiques en France, XIIIe-XVe siècle,* Paris, Gallimard (« Bibliothèque des Histoires »), 1993, pp. 228-231 ; Jeannine Quillet, *Charles V, le roi lettré,* Paris, Perrin, 2002 (1e éd. 1984), pp. 96-114.

attachement à un certain type de texte, poétique ou savant. La rhétorique de l'accumulation peut alors être considérée dans cet espace abstrait, qui permet de bien mesurer les enjeux des listes reposant sur un savoir portant sur les *res naturales*. Poétiques, ressortissant à une ornementation et un développement du discours, ces listes le sont : s'inscrivant aussi dans le cadre de l'insertion savante, elles participent de l'affirmation du *je* auctorial, explicite ou non. En ce dernier contexte, elles tendent alors vers l'aile savante de cet espace, ressortissant à la fois à la compilation directe, mais aussi à la formation intellectuelle des auteurs qui va croissant, en terme d'école, à la fin du Moyen Âge. La considération de cet 'espace intermédiaire' abstrait souligne la concomitance des différents phénomènes que j'ai évoqués, ainsi que la constitution dialectique et 'tourbillonnante' de l'espace de l'écriture fictionnelle à composante didactique.

Bernard RIBÉMONT
C.E.M.O. Université d'Orléans

Annexe : Eustache Deschamps, *Fiction du Lyon* (vv. 898-1036)

– « Lasse ! » – die Nature, « je crie,
Et me doy bien plaindre et plourer,
900 Quant je ne fais que labourer
Et larmier des dolens œulx,
Qu'entre vous, dieuesses et dieux,
M'aviez creé la premiere,
De tous vivens tressaige ouvriere,
905 Des poissons, des bestes en terre,
Des oiseaulx de l'air, et la guerre
Vous font comme faulx et ingrade,
Dont je sui troublée et malade,
Qui forge de jour et de nuit ;
910 Et je voy que tout ce me nuit
Qui a vie, fors que li arbre,
Li rochier, li fleuve, li marbre,
La mer, les poissons et les plantes,
Les prez, les blez, les bois, les antes,
915 Les herbes, toutes les racines
Ensuivent assez mes dotrines
Et les regles que je leur baille,
Afin que leur forme ne faille ;
Si font neis les vers de la terre.
920 *Les elemens* ne me font guerre :
L'eaue, li feux, terre, liaers,
Les grans estez et ly yvers,
Lune, souleil, quatre saisons
Obeissent a mes raisons ;
925 Automne, esté, yvers, printemps
Et le souleil qui est montens
En alant par la region
De midi septemtrion,
D'orient en occident droit,
930 Me servent tuit en leur endroit ;
Et les *.iiii. vens principaulx*,
Avec tous leurs colateraulx,
Galerne, Soulerre avec Bise
Et Plugeau, nul ne me desprise ;
935 Les Zodiaques autentiques,
Les .vii. planetes erratiques,
Venus, Mars, Saturne et Mercure,
Lune, Soleil, Jupiter cure,
Et chascune naturelment,
940 D'obeir a mon sauvement,
Eulx conjoingnans de signe en signe ;
Aucune fois ont regart digne,
En faisant leurs conjunctions
Selon les disposicions
945 Des signes et les concurrens,
Qui par les cercles fierent ens,
Et ont adonc bonne influence.
Aucune fois la concurrence
Des signes et les mocions
950 Avec les opposicions
Les font l'une a l'autre conjoindre,
La mauvaise a la bonne joindre
En tel signe que bien s'avient
Que la bonne male devient
955 Et la mauvaise devient bonne,
Selon ce que le signe ordonne
Et le regart de la planete,
Qui par force avec soy a trette
Celle qui a luy se conjoint,
960 Et a sa nature l'ajoint,
Soit bonne ou male sa nature,
Selon art et selon droiture
Des cercles et du firmament,
Qui continuel mouvement
965 A sanz cesser et ne sejourne,
Que toudis ne voise et ne tourne
Ses roes le char du souleil,
Que nous pouons veoir a l'oeil,
Et donne ses reflexions,
970 Rayens en toutes regions,
En l'une plus, en l'autre moins ;
Et selon ce qu'il est plus loings,
D'orient en venant aval,
Et que son char et li cheval
975 Traient en midi et s'en vont
De septemtrion, ou ilz font
Moins de chaleur par les climas,

Descent es parties plus bas
De l'occident ou il se couche,
980 Et semble que la nuit approuche
Pour les montaignes opposites :
Et lors voions nous les esclipces
Et les raiz de pluseurs estoilles.
Les mariniers a tout leurs voiles
985 Qui naigent par la haulte mer,
Scevent bien la les noms nommer
Des estoilles, de pluseurs vens,
Et sçavoir en leurs nefs dedens
Par la mousche a la trasmontaine
990 Ou le patron la nave maine.
Par la quarte qu'ilz ont marine
Scet chascuns d'eulx ou il chemine,
Et quelz pas doivent eschiver
Ou les autres doivent ruer ;
995 Et aussi scevent a quel port
Ilz doivent faire leur rapport
Et descendre en toute saison
Selon naturele raison,
Par la quarte et par sa figure
1000 Qui tous pors de mer leur figure.
Et la lune, qui est plus basse
Du souleil, a celle heure passe,
Lui absent de la region,
Et fait illuminacion
1005 De clarté pale et obscurcie,
Car tresfroide est en sa partie ;
Et toutes voies sanz sejour
Luist le souleil et nuit et jour
En sa chaleur, en sa clarté,
1010 Mais il est vray que l'obscurté
Des montaignes et la haultesce
Du firmament et la rondesce
Que le souleil va pourprenant
Des terres, le va offuscant,
1015 Quant il vent aux occidentaulx,
Et lors va par autres ventaulx
En une autre partie ronde,
Ou il enlumine le monde
Et ou il habite maint homme.
1020 Car ainsis que dessoubz la pomme
L'en voit une mouche asseoir
Arrebours, puet chascun veoir
Que soubz noz piez a autres gens :
Ainsis li soulaulx diligens
1025 A ses gens va, tourne et leur luit,
Lors qu'il nous semble qu'il soit nuit ;
Et quant par devers nous revient,
La nuit a ceuls avoir convient
Dont li soulaulx s'est departis.
1030 Et adonc est il revertis
En orient, car s'il luisoit
Toudis sur nous, lune n'aroit
Ainsis comme clarté aulcune,
Combien qu'il soit vray que la lune
1035 Ait encore par resplendeur
Du souleil aucune luer